

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 MARS 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Bibliographie.—Carnet du "Monde Illustré"—Poésie: Evangile, par François Coppée.—Une demoiselle d'honneur, par Jean Aleson.—Ici et là par J. N. L.—Amusements.—Saint Sépulcre.—Primes du mois de février.—Le loup et le lapin, par Jean Rémy.—Les souvenirs d'un page de Napoléon Ier.—La dynamite à Paris.—Le caporal la Violette, par Gustave Cane.—Notes et faits: Histoire de la table; Le français en Angleterre; Critique littéraire; Histoire des inventions; La soupe aux cailloux, etc., par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons: En Famille; Les Mangeurs de Feu.—Jeux d'esprit.

GRAVURES.—La Semaine Sainte.—Les anarchistes à Paris: L'explosion de la rue Saint-Jacques.—Portique supérieur de la basilique du Vatican à Rome.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants: \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour élargir les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité; c'est le sort qui décide entr'eux.

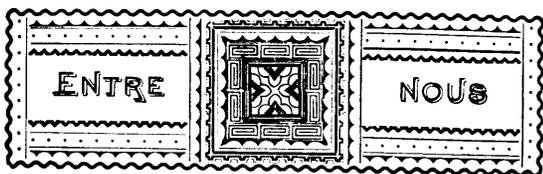
Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS CORRESPONDANTS

Nous avons l'honneur d'avertir nos correspondants que, à partir de la date de ce jour, nous ne rendrons plus les manuscrits, copies, etc., qui nous seront envoyés pour être publiés.

Les correspondants qui désirent conserver une copie originale des articles qu'ils nous transmettront, devront donc, désormais, en garder eux-mêmes un duplicata.



J'ai toujours été surpris de voir qu'aucun écrivain canadien contemporain n'ait pas songé à nous montrer notre pays, ou plutôt notre population telle qu'elle est, par une suite de récits simples et vrais, d'esquisses prises sur le vif.

Ce que Bret Harte a fait pour la vie des mineurs de la Californie pourrait avoir

son pendant chez nous. L'existence du cultivateur, de l'homme des chantiers, n'y a-t-il pas là une mine dans laquelle on peut puiser à pleines mains?

Je n'ignore pas que ce genre exige beaucoup plus d'observation, d'étude et de science que celui qui ne consiste qu'à fouiller le passé et les vieilles archives, mais il me semble qu'il se trouvera bientôt un Canadien d'assez de talent pour tenter la chose.

* * Cette réflexion m'arrive à la suite de la lecture d'un petit récit: *La famille à Mathurin*, de Yann Nibor.

C'est une scène de la vie de matelots qui se passe sur la grève de Saint-Malo, et si je vous en donne d'assez long extraits, c'est pour bien vous faire goûter ce genre, dont la simplicité exquise fait le plus grand mérite.

Remarquez aussi que le dialogue est en langue populaire du pays, et qu'il s'y trouve le même tour de phrases et de nombreuses expressions qui sont restées dans notre population rurale.

On croirait entendre deux bonnes canadiennes, de Saint-Martin ou du Château-Richer, causer ensemble de leurs petites affaires.

Une vieille femme de Dinard rend visite à une amie plus jeune qu'elle, près de la mer:

La Malouine (son enfant dans les bras).—Ah! mon Dieu, mon Dieu! fait-i' donc grand chaud; j'cuis dans mon jus. Bonjour, madame, comment qu'vous allez?

La Dinardaise.—Mais, pas mal, merci, et vous même? Tenez, ma p'tite dame, arrivez vous mett'e à côté d'moè à l'ombre, on y est ben.

La Malouine.—Oh! là, là! fait-i' chaud à v'nir, j'sue à grosses gouttes; j'ai la sueur qui me dégouline partout dans le dos. Ah! enfin, me v'là installée. Oh là! comme y a des étrangers su' la grand' grève aujourd'hui, r'gardez donc!

La Dinardaise.—Ma foè, tant mieux; au moins ça va faire marcher le commerce de Saint-Malo. L'pauvre monde a tant de veine à s'déhialler dans ces temps-ci. Ti'ns, mais, ma p'tite dame, je n'voès pas vos gars! Comment qu'ça s'fait qu'i's n'ont pas quanté vous aujourd'hui jeudi?

La Malouine.—J'les ai fait rester chez nous pour qu'i's m'fassent tous leurs devoèrs avant d'v'nir.

La Dinardaise.—C'est votre aîné qui doèt yê ferré! En a t'i' yu d'biaux prix l'année dernière, hein!

La Malouine.—Dame! oui. Il a eu l'premier prix d'ariqu'métique et l'second d'ogthographe avec le grand prix d'honneur d'sa classe qu'était tout doré su' tranches. C'est que le frère directeur l'aime bien! Pensez-donc, madame, qu'i' n'aura qu'dix ans à la Saint-Gilles et il est pus avancé qu'ceux qu'ont fait leur première communion y a trois mois.

La Dinardaise (regardant le travail de la Malouine).—C'est y toujours vot' paire de bas d'la s'maine dernière que vous tricotez là?

La Malouine.—Tourjou! Quéqu'vous voulez, ma pauvr' dame, j'n'ai guère le temps d'y travailler avec ma dernière toute faillie que v'là, qui fait ses dents, et qui n'décèsse pas d'être pendue après moè.

La Dinardaise.—R'gardez-donc, ma p'tite dame, est-c'que c'est pas vot' second qu'arrive, bride abattue, par ici?

La Malouine.—C'est lui, la vilaine bête! Quéqu'tu viens faire su' la grève? Pourquoi n'es-tu pas resté chez nous à faire les devoèrs de ta classe?

Joseph.—Moman, i's sont faits.

La Malouine.—Déjà! Eh ben, i's doèv'è't pas mal gribouillés encore.

Joseph.—Dis donc, moman, as-tu acheté des groèssilles pour not' collationner?

La Malouine.—Hum! il a toujours un boyau d'vide pour les amis, qui-là. Tu as donc déjà faim, qu'tu penses déjà à t'remplir, vilain canias?

La Dinardaise.—Comme vous l'traitez, l'pauvr' p'tit gars!

La Malouine.—Ah! ma pauvr' dame, si vous saviez qu'elle patience d'ange i' faut avoèr avec eux. Mais si on n'se r'tenait pas, on s'rait tout l'temps à tomber d'essus à bras raccourcis.

Joseph, apercevant la marchande de lait caillé.—Dis donc, moman, v'là la marchande de caillies qu'arrive; donne moè un sou, dis, moman?

La Malouine.—Là, qu'est-ce que j'vous disais? Tu m'ennuies, j'ai pas d'monnaie.

Joseph, pleurnichant.—Si, là, donne moè un sou, moman, j'ai soif.

La Malouine.—Tu m'embêtes, on n'a jamais fini avec toè. Tu crès donc que ton père est millionnaire, lui qui a toutes peines du monde à me rapporter cinq cents malheureux francs de sa pêche à

Terre-Neuve, l'année dernière. Boès du cidre, si t'as soif. Prends la bouteille qu'est dans l'cabas.

Joseph.—Non, là, il est chaud ton cidre, j'veux des caillies, là. (Il pleure).

La Malouine.—Allons, tiens, avale tout cru, essuie ton nez, v'là un sou.

Joseph.—Merci, moman. (Il se sauve).

La Malouine.—Ah! mon Dieu, mon Dieu, i va s'faire écraser, l'hébéde.—Joset! prends garde aux cabanes qui déradent de d'essus la cale! (Elle pose sa gamine à terre). Allons, tu as assez tété, ma fille, assis toè su' l'sabe et laisse moè tricoter à mon aise.

* * Il faudrait tout citer, mais laissez-moi vous donner encore cette scène délicieuse entre la mère et Jean, son aîné. Vous avez vu qu'elle a la langue bien pendue, la Malouine; mais voici le bouquet.

La Malouine, apercevant Jean.—Allons, bon, v'là mon grand viau qu'arrive à c't'heure... Quéqu'tu viens core faire sitôt su' la grève? Attent ici que j'te donne une giffe. Pourquoi n'as-tu pas fini tous tes devoèrs avant d'v'nir?

Jean.—Mais, i's sont faits, moman. J'en ai fait la moitié hier soèr en classe, pendant la composition d'écriture.

La Malouine.—Alors, c'est comm' ça qu'tu travailles à l'école et qu'tu l'attrapes, le frère! Eh ben, n'ais pas peur, va, j'vas lui dire demain et tu verras si i' n'te met pas au pain sec et en r'tenue.

Jean.—Dis donc, moman, donn' moè mon cançon et mon gilet pour aller m'baigner dans la digue.

Jean.—Dis donc, moman, donn' moè mon cançon et mon gilet pour aller m'baigner dans la digue.

La Malouine.—As-tu core ben besoin d'aller t'fourrer dans l'eau tantôt? (A la Dinardaise.) Ah! ma pauvr' dame, j'ai des gars, voyez-vous, qui sont dans l'engeance du diable! J's vous font manger les sangs jour et nuit! Celui-là, surtout: toute sa sainte journée des jeudis il est à courir. Si c'est pas sur les quais, c'est su' les murs, c'est su' la grève, et tout l'temps l'derrière dans l'eau, même en plein cœur d'hiver. Ah! mon Dieu, mon Dieu, tu n'te noèrae donc jamais une bonne foès pour t'apprendre à rester chez nous, vilaine ourse que tu es. Si i' n'vous arrive pas en lambeaux, i' vous arrive trempé comme une soupe jusqu'à la baguette, avec ses pauvr' chaussures brûlées par l'eau de mer et toutes rouges de sel...

Tenez, r'gardez moè les souliers qu'il a dans ses pieds dans quel état qu'i's sont? Si ça n'vous fait mourir de honte; et y pas trois s'maines que j'lui ai mis au tous les jours. Des brodequins que j'lui ai ajetés tout neufs pour la Fête Dieu. (A Jean qui baisse la tête). Tu peux r'garder l'sabe par terre avec des airs de n'pas écouter un mot de c'que j'te dis. Tu verras si un d'ces jours tu n'boèras pas la lavure de tes fesses à courir comme tu l'fais dans les rochers et à être tout l'temps dans l'eau. (Les yeux au ciel) Ah! Seigneur Jésus! si vous pouviez m'en débarrasser, quelle grande goule de moins à nourrir!

La Dinardaise.—Allons, voyons, ma pau' p'tit' dame, faut pas vous mettre en colère et faire tourner vot' lait pour ça. Faut i pas qu'jeunesse se passe? Et pis j'suis ben bête de vous dire tout ça! V's êtes pas si mauvaise avec vos gars que vous voulez l'faire coère à tout l'monde car aux yeux d'toute la rue du Bey, vous les gâtez ben d'trop.

La Malouine (à Jean).—Allons, empoigne tes hardes de baignade qui sont dans le cabas. Mais, tu sais, une aut' foès tu l's apportes toè-même de chez nous; j'ai bigre ben assez d'chose à porter avec ta sœur su' la grève. J'en ai core ma pauvr' chemise tout' collée su' ma couenne par la sueur... Prends donc garde, grosse bête, tu va piler su' les mains d'ta sœur... Allons, dépêch' toè vite et tire toè d'mes yeux. Ah! quand t'auras quatorze ans, va, n'ais pas peur, aussi vrai que j'te l'dis et qu'la sainte Vierge est la mère de Dieu, j't'enverrai manger d'la vache enragée à l'Ecole des Moussets.

Jean, se sauvant.—Ça n's'ra pas trop tôt.

* * En lisant cette scène, on penserait que le